

Hélène David-Weill : « Par sa culture de l'objet d'art, la France fascine toujours autant à l'étranger »

Jeudi 4 décembre 2025



Hélène David-Weill aux côtés d'Édouard de Lamaze, président du Conseil des maisons de vente, lors de la cérémonie de remise des diplômes des commissaires-priseurs, le 28 novembre, au Musée des arts décoratifs de Paris. *Didier Plowy*

ENTRETIEN - Cette grande collectionneuse et présidente des Arts décoratifs pendant dix-neuf ans a parrainé la cérémonie de remise de diplômes des commissaires-priseurs. Retour sur sa longue carrière et son amour intarissable des objets.

Le 28 novembre avait lieu la remise des diplômes aux vingt-neuf commissaires-priseurs de la promotion 2025, dans les salons du Musée des arts décoratifs de Paris. Édouard de Lamaze, président du Conseil des maisons de vente, a invité Hélène David-Weill, présidente d'honneur du conseil d'administration des Arts décoratifs, pour parrainer l'événement. Âgée de 92 ans, cette collectionneuse et philanthrope s'est dite très touchée d'avoir été choisie, d'autant plus dans ce lieu qu'elle connaît bien. Dix-neuf ans présidente des Arts décoratifs, cette fille et femme de banquier a passé la main en 2013, après avoir ouvert le musée à la

modernité, développé un comité de mécènes et contribué à l'élargissement des collections avec son mari, Michel David-Weill, décédé en 2022.

Autant investie dans les dossiers que sur le terrain pour trouver des donateurs qu'elle a toujours mis à l'honneur, Hélène David-Weill a gardé un amour intact pour les objets. Les petits comme les grands, notamment ceux du XVIII^e, son siècle de prédilection, dans son majestueux hôtel particulier de Saint-Germain, fréquenté par Lamartine et Proust. Partageant sa vie entre Paris et New York, cette femme discrète, qui fut aussi administratrice de la Société des amis d'Orsay et du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, se confie au *Figaro* pour parler de sa carrière, de ses goûts et de sa vision de la place de la France dans le marché de l'art qui a toujours, selon elle, autant d'attraction malgré les turbulences politiques et le vol fracassant des bijoux du Louvre.

LE FIGARO. - Pourquoi avez-vous accepté d'être la marraine de cette cérémonie ?

HÉLÈNE DAVID-WEILL. - À vrai dire, je suis tombée des nues quand Édouard Lamaze m'a téléphoné. Je n'avais pas connaissance de cette cérémonie. Je me suis dit au fond pourquoi pas car les maisons d'enchères et les musées, longtemps chiens et chats, travaillent aujourd'hui dans un même but : faire connaître les belles choses au plus grand nombre. J'ai trouvé cette promotion très ouverte et engagée, avec beaucoup de filles, preuve que la profession se féminise. La France est la seule à avoir su tisser un tel réseau de commissaires-priseurs, jusque dans les plus petites villes de province.

De par leur diplôme, ils ont ce plus que leurs homologues étrangers n'ont pas. Avec leur formation qui ne touche pas que l'artistique et s'étend au commercial, financier, juridique, ils auraient pu devenir avocat ou banquier. Eh bien non ! Avec les conservateurs de musée, ils exercent le plus beau métier du monde. Ce sont des Sherlock Holmes de l'art. Certes, ils vont vivre dans la poussière mais quelle poussière ! Une poussière de désirs, de rêves, de déceptions, de secrets, de drames. Elle cache des chefs-d'œuvre aussi bien que des ratés, mais derrière il y a toujours de belles histoires.

C'est cet amour des objets qui vous guide aussi ?

Je suis née dans les objets, ils furent mon combat. L'objet, c'est du concret, du vivant, de la matière. Des années de travail extraordinaire par un artisan pour arriver à la perfection d'un ivoire tourné ou une incrustation de nacre. On peut le caresser, à l'inverse de la peinture que l'on ne peut pas toucher. Il y a une relation sensuelle, une attirance intime, comme s'il n'était que pour vous. Un objet, ça s'apprivoise. Il mérite délicatesse car il peut se casser. J'aime plus les assiettes en faïence épaisse que celles en porcelaine lisse, froide et morte. C'est aussi ce passage singulier d'amour ou de détestation d'un objet que l'on transmet d'une personne à une autre qui me séduit. Un objet n'est pas seulement la beauté, sans frontières et sans époque, il représente l'histoire de la vie ou d'un mode de vie. Il raconte des tas de choses au-delà de son apparence.

Depuis qu'une nouvelle génération de multimilliardaires a fait son apparition sur le marché et dans les foires dont je déplore l'expansion et l'uniformisation, l'argent ne veut plus rien dire

Vous entendez l'objet exceptionnel ?

Pas seulement. Je suis autant touchée par l'humilité d'une petite porcelaine de Quimper que par l'extraordinaire d'un vase chinois monté avec des bronzes dorés XVIII^e. Quand ils ne sont pas assez exceptionnels, les objets n'intéressent pas les grandes enseignes comme Christie's ou Sotheby's qui préfèrent se mettre en avant avec de grands objets. Depuis qu'une nouvelle génération de multimilliardaires a fait son apparition sur le marché et dans les foires dont je déplore l'expansion et l'uniformisation, l'argent ne veut plus rien dire. Quand vous pouvez dépenser sans problème 232 millions de dollars pour un portrait de Klimt ou 450 millions de dollars pour un Salvator Mundi attribué à Leonard de Vinci, des trophées à hauteur de votre position sociale et de votre niveau de fortune, quelle est la norme ? Où est passé l'art dans tout ça ? J'ai un peu la nausée de cette surenchère.

Ce qui est prestigieux pour l'un ne l'est pas forcément pour moi. Ce qui m'intéresse, c'est l'art à tous les échelons. En cela, la France est un formidable vivier d'objets. Peu importe où il se vend. Je ne me fie ni à l'adresse ni aux grands noms de ceux qui les vendent. On l'a bien vu dans les histoires de faux ces dernières années. Même

le château de Versailles s'y est trompé, pour ne pas avoir regardé suffisamment de près de soi-disant chefs-d'œuvre proposés pourtant par de grands antiquaires de la place de Paris.

Vous avez été à la rencontre de milliers d'objets dans votre vie.

Racontez-nous...

J'étais au « board » du Musée des arts décoratifs, quand Michel Guy, à la Culture, m'a demandé si je voulais devenir présidente de la Société des amis du Centre Pompidou où je suis restée jusqu'en 1995. J'ai eu l'initiative de monter une collection d'objets avec l'innovant président du musée Dominique Bozo. L'idée m'amusait mais j'imaginai que personne ne me prendrait au sérieux. Je suis allée voir des peintres, persuadée qu'ils comprenaient ce qu'était la troisième dimension. Le seul refus vint de la femme de Christo, Jeanne-Claude, qui m'a dit : « *Mon mari est un artiste.* »

Aux États-Unis, ceux qui ont fait sa richesse sont souvent des émigrés venus pour faire de l'argent et avoir une vie meilleure. Ils se sentent obligés de redonner un peu de la chance qu'ils ont eue

J'ai laissé ensuite ma place à un œil neuf pour aller aux Arts décoratifs, un musée unique en son genre, même si l'entrée du design - je n'aime pas cette terminologie dont la notion est floue entre l'édition et l'unique - a nui à l'existence des Arts décoratifs. Le musée a eu des problèmes de gouvernance interne, mais il est reparti de l'avant avec son nouveau président franco-américain, Lionel Sauvage, avec lequel je suis en contact étroit. À voir la queue pour l'exposition du centenaire de 1925 et son Orient Express, l'institution connaît un vrai succès.

Les Arts décoratifs, ce fut une nouvelle aventure ?

Oui, la plus formidable de ma vie. Le musée comptait dans le paysage français mais l'État nous donnait peu de soutien financier. Alors, je suis partie en quête de mécènes. Pour eux, ce n'était pas comme donner de l'argent au Louvre. Mais j'ai essuyé peu de refus. L'Amérique a une autre conception que la France du don. Ceux qui ont fait sa richesse sont souvent des émigrés qui sont venus aux États-Unis pour faire de l'argent et avoir une vie meilleure, ils se sentent obligés de redonner un peu de la chance qu'ils ont eue. Tous étaient subjugués par Paris, convaincu de son importance.

Cet attrait pour la France est-il toujours aussi intact ?

Les Français ne se rendent pas compte de l'émerveillement que leur pays répand dans le monde, même s'il n'est pas au meilleur de sa forme et ronronne un peu. Quand je suis à New York, où je puise dans l'énergie de la ville, je palpe cette fascination.

Sur Madison avenue, il n'y a que des enseignes du luxe français. Sur

Park avenue, tous les appartements sont meublés en XVIII^e ou en Art déco. Nous avons cette culture que les Américains n'ont pas. C'est notre atout et personne ne pourra jamais nous l'enlever.